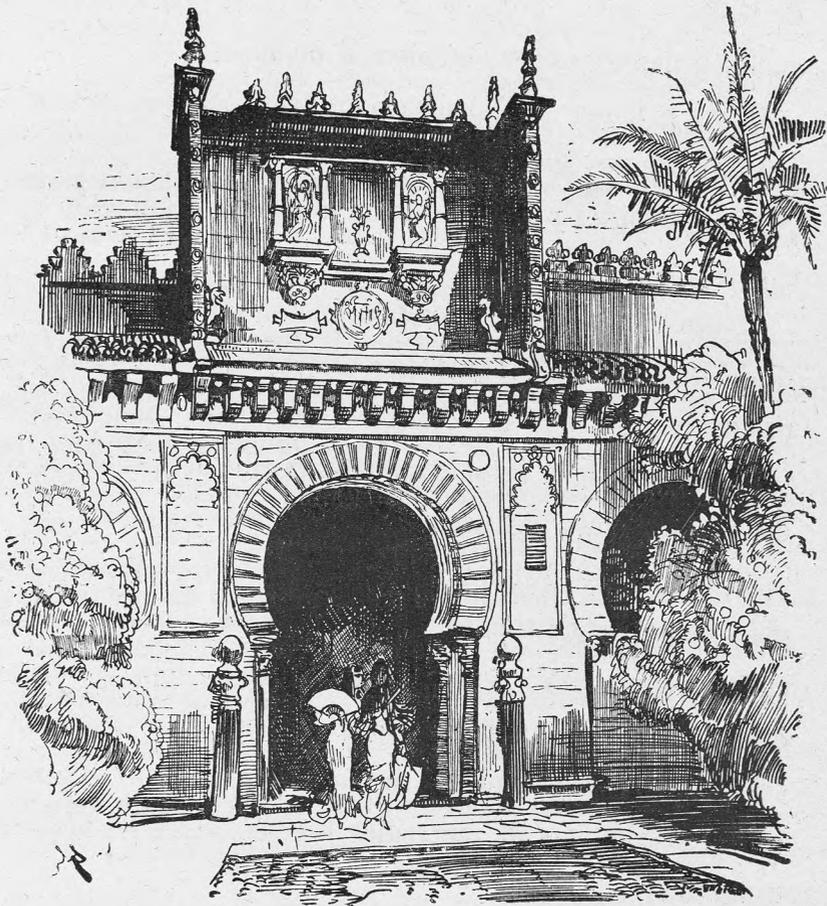


ajoute que toutes les chapelles latérales qui sont encore là, les unes intactes, les autres altérées, ont les proportions les plus



Portail de las Palmas.

majestueuses, que le Myhrab par exemple est d'une hauteur considérable.

Le Myhrab est l'ancien sanctuaire de la Mosquée, c'est l'endroit où les splendeurs des colonnades et de la décoration trouvent leur épanouissement le plus complet. Les arcades qui fer-

ment le sanctuaire n'ont plus l'ouverture en fer à cheval simple des grandes travées, les arcs s'entre-croisent et se superposent, dentelés en formes de trèfles dans l'ouverture inférieure, et surchargés de dessins et d'ornements.

Cette colonnade féerique se détache en silhouette sur le fond bien éclairé d'une petite chapelle, dont les murs sont littéralement brodés des plus fines et des plus merveilleuses arabesques, contournées avec un caprice prodigieux, semées de paillettes colorées, d'ornements en mosaïque et encadrées de versets du Coran ; l'ensemble de ces décorations est touffu et fin de ton comme une miniature persane. Le plafond en coupole, sculpté et décoré de dessins à lignes géométriques, est percé de trous formant une constellation d'étoiles.

L'autre, le sémite, exulte.

— C'est le plus opulent des palais de conte de fées, c'est un morceau de Bagdad des Mille et une Nuits, dit *l'un*, mais on peut préférer le sentiment religieux, la terreur sacrée qui frappe les âmes dans nos cathédrales gothiques. Rappelez-vous Burgos !

— Et la Maksurrah, l'ancienne enceinte privilégiée, où seuls les Ulemas pouvaient entrer ?

— Burgos ! Burgos !

— Et le Zancarron, presque aussi orné que le Myhrab...

— Burgos ! Burgos !

Alors c'est une promenade à travers le monument. *L'un* marche rapidement développant ses jambes, longues comme des colonnettes gothiques, *l'autre* traîne lentement ses bottines et circule en extase, avec une majesté quasi orientale ; de la discussion on arrive aux injures, *l'autre* excite *l'un* à

grimper sur les colonnes gothiques, comme les singes grimpent aux cocotiers, l'un traite la mosquée de cave, et va jusqu'à dire que les Orientaux ne sont que des colimaçons. Par bonheur cette différence de rapidité empêche qu'on n'en vienne aux coups ; mais quand on a tourné l'angle de la colonnade et lorsqu'on arrive devant la cathédrale, que, de l'avis commun, les gens du seizième siècle ont eu la sauvagerie de placer là, après avoir abattu on ne sait quelles merveilles, la concorde se rétablit. Non pas que les opinions aient changé, non pas que les grandes chapelles et la cathédrale soient inférieures à bien d'autres cathédrales et à bien d'autres chapelles, mais parce qu'on se trouve en présence d'un fait de vandalisme, qui révolte quiconque a une conscience artistique.

Cette réserve faite, cette cathédrale chrétienne que dans l'immensité de la mosquée on ne découvre pas tout de suite, est à admirer complètement, avec ses faisceaux de colonnes ouvrant le toit de la mosquée pour s'élancer plus haut vers le ciel, ses sculptures, sa grille de fer, et toute sa gothique ornementation qui semble plus sévère ici que partout ailleurs.

Quelques chapelles moins heureuses ont été pratiquées dans les bas-côtés de la Mosquée, où, derrière de hautes grilles de fer, on a placé des tableaux au-dessous du médiocre, sur des autels de bois, ou de toile, peints et dorés avec une banalité d'un mauvais goût absolu. Il y a bien de ci de là quelques tableaux de sainteté, meilleurs ou moins mauvais que les autres, mais ce n'est point pour voir ces choses qu'on a traversé la sierra Morena et le reste. De distance en distance le long des parois de la partie centrale, près des hauts piliers de la

cathédrale ou même sous les arcades arabes, on voit, posés comme de petites guérites, des confessionnaux, du dessin le plus banal et le plus modeste, et aux abords de ces confessionnaux, des femmes vêtues de noir, les genoux posés sur la dalle, la jupe traînant derrière elles, un éventail noir à la main, une mante de gaze noire, enveloppant la tête. A distance, à voir cette tache noire, posée sur cette splendeur, on dirait qu'on a versé un encrier.

A la sortie de la mosquée le sémite retriomphe, il montre au gothique comment on bâtissait les portes, au temps illustre des Maures. Imaginez-vous deux vantaux d'une seule pièce, d'une hauteur de deux étages au moins, larges en proportion, épais en conséquence et caparaçonnés de la tête aux pieds d'une série de petites plaques de bronze ciselé ou repoussé, brodées d'arabesques, formant comme une porte de métal, plaqué sur la porte de bois qu'elle recouvre entièrement.

En sortant de cette porte, on se trouve dans une grande cour carrée, entourée d'une colonnade, et cette cour est remplie d'orangers gros comme nos tilleuls, couverts d'oranges mûres dont la couleur d'or brille parmi le feuillage sombre et verni, dont l'ombre couvre toute la place.

Au pied des arbres, au bas des allées, sous les colonnes, il y a des bancs et sur les bancs des bonnes d'enfants et des fantasins, la population d'un square Montholon transportée dans un cadre mauresque. De temps en temps une orange mûre tombe de l'arbre et vient s'aplatir sur le cailloutis dont la cour est dallée, ou sur la personne de quelque enfant qui joue.

Jadis au temps des Maures les galeries d'arcades de la Mos-



Cordoue. — Un patio.

quée ouvraient sur ce patio des Orangers ; de la cour le regard pouvait embrasser la forêt des colonnes d'un bout à l'autre, mais aussitôt après la prise de Cordoue par les Espagnols, ces ouvertures furent bouchées, sauf une qui fut surmontée d'un grand cadre gothique et décorée des statues de la Vierge et de l'ange Gabriel. C'est la porte de las Palmas.

Dans un des angles du patio, se dresse la tour de la cathédrale, élevée à la place de l'ancien Alminar des Arabes, une tour rivale de la Giralda de Séville, qui, fortement ébranlée par un tremblement de terre, dut être entièrement démolie à la fin du seizième siècle.

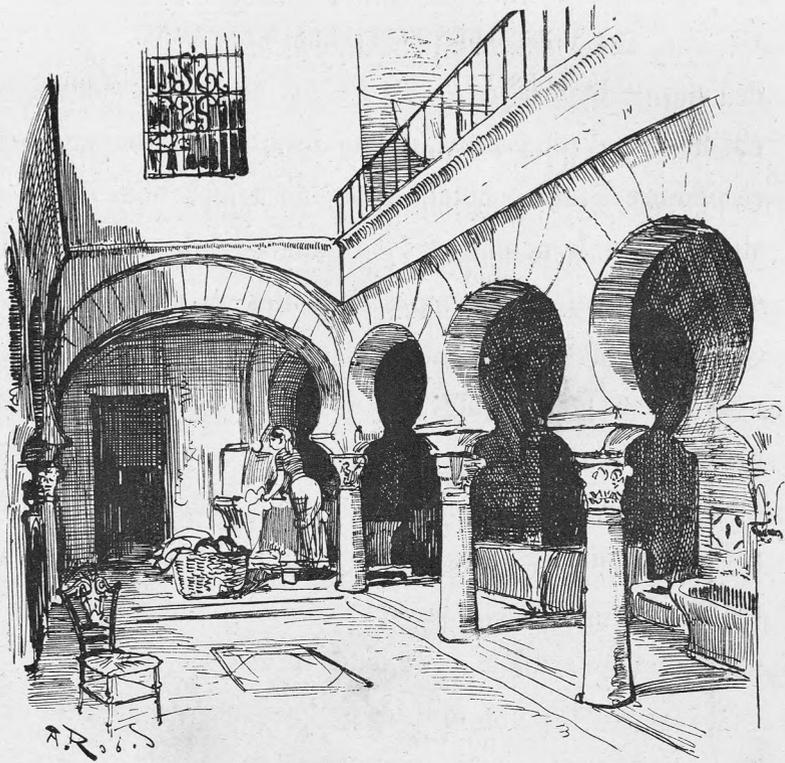
Ce grand campanile a cinq corps, carrés d'abord, en retrait les uns sur les autres et se terminant par un petit temple rond à coupole surmontée d'une statue de l'ange Raphaël portant un drapeau. Les ornements et les balustrades sont d'un goût assez fin et relativement sobre.

Presque à côté de cette tour, en passant à travers l'une des maisons que les hasards de la civilisation ont fait pousser contre le monument lui-même, on se trouve à l'extérieur au pied de la « puerta del Pardon ». On a devant soi, abstraction faite du campanile, dont on a orné le monument antique, une des plus pures merveilles de l'art arabe, un grand arc ogival très ornementé encadrant une porte dont les panneaux remplacent d'anciens battants arabes plaqués de feuilles d'or ; sur ces panneaux très curieusement sculptés se détachent une garniture d'ornements de métal et des marteaux de bronze aux fines ciselures.

Quand nous fûmes dans l'une des petites rues qui se trouvent

de l'autre côté de la *puerta del Pardon*, nous nous vîmes assaillis par une bande de gamins, qui se disputaient l'honneur de nous reconduire à notre hôtel, en même temps nous demeurions stupéfiés, par le nombre des cordonniers et des ressemelleurs qui remplissent les échoppes de toutes ces maisons. Nous tâchâmes de nous débarrasser des gamins, pensant retrouver nous-mêmes notre route. Un d'entre eux cependant, plus tenace que les autres ou plus malin ne nous quitta pas d'une semelle. Au bout d'une heure de marche, dans les rues qui revenaient toujours au même point et qui par conséquent ne nous montraient jamais rien de nouveau, nous fûmes trop heureux d'accepter les services de ce jeune drôle.

Si tous les visiteurs, font les mêmes courses, inutiles en pareille occasion, les cordonniers de la cathédrale n'ont pas été aussi bêtes qu'on pourrait croire en se plaçant là où ils se sont mis.



Anciens bains mauresques dans une maison particulière.

CHAPITRE NEUVIÈME

CORDOUE (SUITE).

Le pont du Guadalquivir et la Carrahola. — Les tours de l'Alcazar. — La tour de la Malamuerte. — Quelques intérieurs. — Un patio moderne. — La maison du chanoine.

Un témoin de la grandeur de l'ancienne Cordoue, témoin plus vénérable encore que le Mezquita, est le vieux pont du Guadalquivir, construit par les Romains et réparé plus tard par les Arabes. En repassant une seconde fois à la Mosquée, à la satisfaction du sémite qui voudrait presque y prendre loge-

ment, nous fîmes enfin au Guadalquivir la politesse d'une visite particulière.

Ce fleuve poétique est déjà très large et coule entre deux rives poussiéreuses ; plus loin, il possède plus d'attraits, paraît-il, et se perd en méandres capricieux sous les bosquets de verdure d'une campagne exubérante ; mais, à Cordoue, il est assez triste et semble vieilli par la présence dans son lit, à côté des vieilles arches romaines du pont, de tas de pierres, de fragments de tours et même de petits bâtiments ruinés où à peu près, formant au milieu du fleuve des petits îlots, semblables à des piles, veuves du pont qu'elles devraient supporter. Sur le pont, c'est un amusant défilé de paysans et de muletiers en discussion avec les douaniers, un passage continu de caravanes d'ânes, — les mulets et les ânes inévitables qui forment toujours la majorité de la population animée d'un paysage espagnol.

Les petits bâtiments au milieu du fleuve sont des moulins. En même temps que nous, passe sur le pont une file de mulets libres trottant sous la conduite d'un seul homme, derrière la mule colonelle qui fait fièrement tinter sa clochette ; nous les voyons descendre sur la berge et suivre une étroite jetée de pierres conduisant à l'un de ces moulins. Bientôt le tintement de la clochette se refait entendre, et toute la bande reparait chargée de sacs de farine.

Le pont compte seize arches cahotantes. Comme les ponts de Tolède, il est, à son extrémité, défendu par un gros castel, la forteresse de la Carrahola, et décoré, à l'autre bout, d'un portique de style Renaissance à quatre colonnes. Cette porte du

pont, œuvre d'Herrera, est maintenant absolument fruste, le temps l'a dépouillée de tout son épiderme, si bien qu'on la dirait plus vieille que le pont lui-même.

Nous allons nous asseoir sur le talus de l'autre rive, pour faire un croquis d'ensemble de la ville. Pour premier plan, nous avons la Carrahola habitée par des charrons, une enceinte de murailles crénelées, flanquées de petites tours rondes, du milieu de laquelle se dresse une haute et grosse tour irrégulière, carrée sur plusieurs faces, ronde à côté, terminée par une garniture de créneaux pointus. Le tout abîmé, écorché, ébréché, moussu par endroits, cuit et recuit par les soleils d'une demi-douzaine de siècles, qui l'ont orné d'un beau ton fortement roussi ; c'est enfin un repoussoir violent et magnifique, pour les blancheurs et les scintillements de la ville assise sur l'autre rive, pour les innombrables maisons enchâssées dans la verdure des jardins.

Juste en face du pont, au-dessus de la porte d'Herrera, se dessinent en longues lignes jaunes les murailles crénelées de la Mosquée dominée par la nef de la cathédrale chrétienne, et par le campanile. Sur la gauche, des bosquets d'un vert tendre sont enclavés dans l'enceinte des Alcazars *viejo* et *nuevo*, ce sont les jardins de l'Alcazar, délices des rois maures.

Quelques vieilles tours s'aperçoivent encore, par-ci, par-là. C'est tout ce qui reste, hélas ! du vieil Alcazar arabe qui vit, dans la période si mouvementée du khalifat, tant de bouleversements et tant de fêtes brillantes, tant de têtes princières enlevées par le sabre, tant de massacres, — qui vit passer les favorites couvertes de pierres précieuses et défilier les nègres de la garde

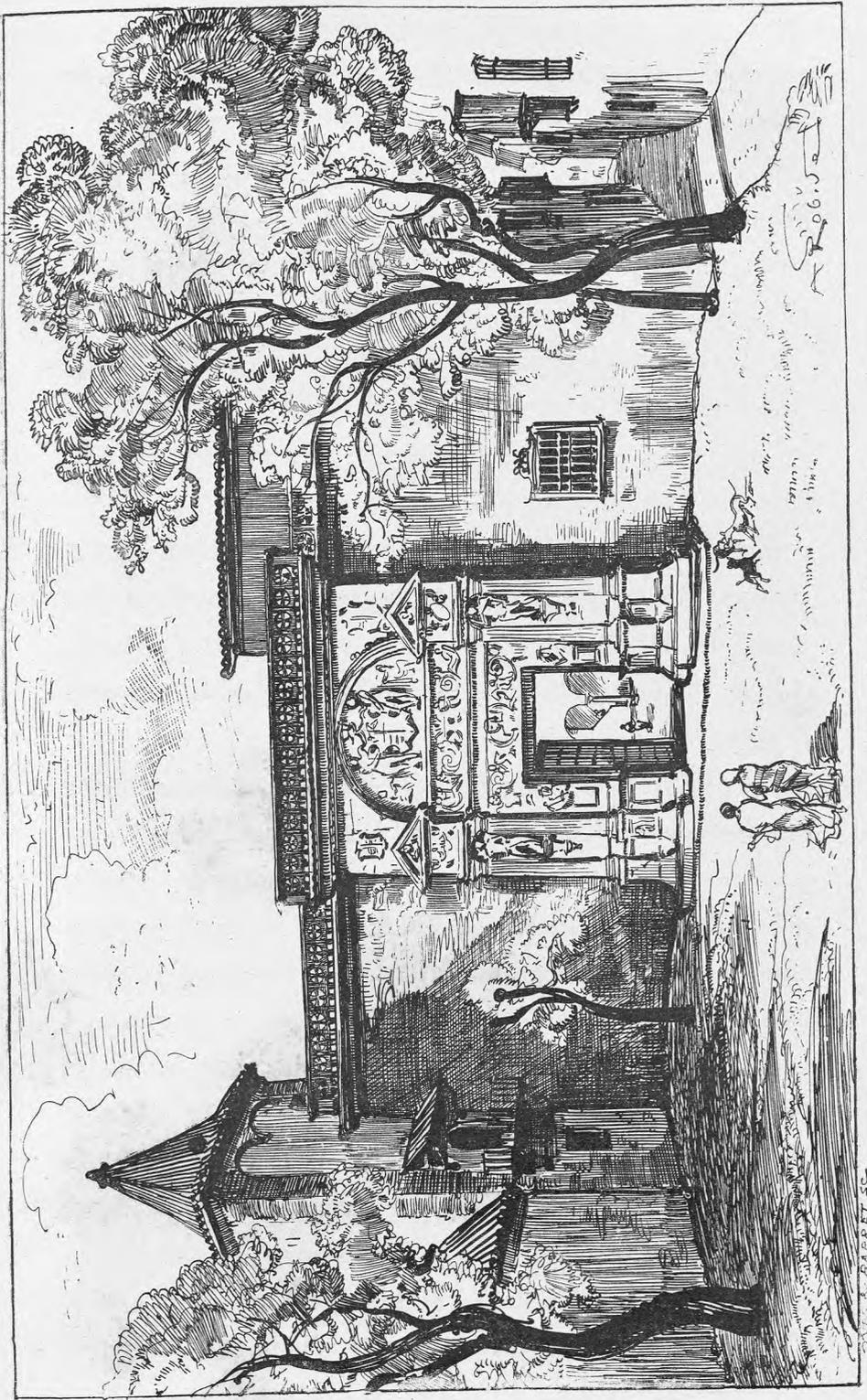
africaine des khalifes. Soulèvements populaires et révoltes militaires sont venus se heurter à ces murailles maintes et maintes fois, ce qui nous prouve que le goût du pronunciamiento serait plutôt dans le sol que dans le sang des Espagnols, c'est-à-dire une simple influence du terroir qui agirait même sur des populations transplantées.

L'Alcazar nuevo, très vieux aussi, mais très restauré, n'est pas d'une architecture très intéressante, il est maintenant transformé en prison, destination que le saint-office lui avait aussi donnée autrefois.

Entre la Mosquée et l'Alcazar nuevo, sur une sorte d'esplanade, se dresse une haute colonne sur un soubassement en forme de rocher, entouré de belles grilles. C'est le Triunfo, colonne élevée en l'honneur de l'archange Raphaël, patron de la ville.

Le point de la rive où nous étions était assez animé, des ribambelles d'ânes passaient constamment devant nous porteurs chacun d'un ou deux paysans sortant des posadas mouvementées du faubourg, des cochons venaient de temps en temps nous examiner, des lavandières lavaient sur le sable, un barbier barbifiait des paysans sur le pas de sa porte, et enfin des femmes aux jupes jaunes descendaient en file au Guadalquivir, en portant sur la tête ou appuyées sur la hanche de grandes cruches pansues que l'un appelait des amphores pour faire plaisir au sémite toujours dans sa veine poétique.

Pour voir les vieilles murailles mauresques, nous faisons en partie le tour de la ville à l'extérieur, ce qui par la grande chaleur est un exercice assez violent ; heureusement derrière



Cordone. — Casa de Trevilla. — Plaza de Geronimo Paez.



les jardins de l'Alcazar, il ne manque pas d'arbres et nous pouvons marcher à l'ombre, tout en admirant avec des clignements d'yeux les murailles rôties par le soleil. De nombreuses portes donnent entrée dans la ville, mais elles ne sont pour la plupart que très peu monumentales : les plus importantes, comme celles d'Almodovar et de Gallegas, sont flanquées de tours carrées, sans aucune ornementation.

Sur bien des points des maisons se sont accotées à l'enceinte, dont on n'aperçoit plus que la ligne de créneaux surmontant les toits.

La belle promenade que nous parcourions s'appelle le paséo de la Victoria. Tout s'y préparait pour une fête, on montait les petites boutiques et la tente pour le bal, — sous les arbres dormaient des bohémiens authentiques avec leurs ânes. En poursuivant jusqu'au campo de la Merced, immensité sablonneuse torréfiée par le soleil, nous arrivâmes au pied d'une grosse tour octogonale, isolée, qui s'appelle la torre de Malamuerte, la tour de Male-Mort, parce qu'elle a été construite au moyen âge aux frais d'un citoyen de Cordoue, qui avait tué sa femme.

Cette tour est, nous l'espérons bien, la seule qui possède une pareille origine, mais nous ne pouvons l'affirmer, ayant oublié de nous renseigner sur les antécédents des autres. Pour la Carrahola, si sa construction résulte aussi d'une punition pour mouvements d'impatience trop accentués, on peut l'évaluer au moins à une demi-douzaine d'épouses.

Dans un angle du campo de la Merced, à la puerta del Rincon, commence la grande artère de la ville, une rue aussi

tortueuse mais plus large que les autres, — ce qui ne veut pas dire qu'elle le soit beaucoup — qui va sous les noms de calle carnicerías, d'abord, et de calle de la Feria ensuite, aboutir au Guadalquivir non loin de la Mosquée. C'est la rue animée, la seule où l'on puisse voir à toute heure plusieurs personnes à la fois.

Le marché s'y tient aux abords de la petite église San-Pablo. Pendant les heures chaudes de la journée, de grandes toiles tendues d'une maison à l'autre abritent complètement la rue.

San-Pablo ne possède sur la rue qu'un simple portail d'une belle couleur qui fait une assez jolie figure aux premiers plans du marché ; au pied de ses colonnes torsées de marbre noir, une boutique d'aguador est adossée, avec ses grandes toiles rayées et son pittoresque étalage d'alcarazas et de vases de toutes formes ; en avant les paniers des marchandes font de grandes taches claires où le jaune éclatant domine, dans les pyramides jaunes des oranges et dans les bottes de fleurs, sans parler des jupes des femmes, marchandes et clientes, qui pourraient lutter d'éclat avec les oranges.

L'église est au fond d'une étroite petite cour-jardin, calme et un peu sombre ; nous ne nous attendions guère aux étrangetés de l'intérieur ! murailles, colonnes, chapelles, autels, disparaissent sous une accumulation d'ornements du goût le plus baroque, l'architecture elle-même est déjà surchargée, mais que dire des milliers de bibelots qui prétendent décorer nef et bas-côtés ? Il semble qu'un pensionnat de demoiselles en délire ait passé par là, non pas même un pensionnat européen, mais une *escuela* de demoiselles chiliennes ou patagones.

Partout des perles, des rubans, des dentelles ; la sainte Vierge sur son autel est habillée d'une somptueuse robe de satin toute reluisante de perles et de paillettes, elle a des dentelles dorées, des colliers et des boucles d'oreilles ; le Christ et les apôtres sont aussi bien mis ; le Christ porte un splendide jupon de dentelles attaché par des nœuds roses, et les apôtres, bien peignés, bien frisottés, sont habillés de rose, de bleu, de vert tendre tout à fait comme des seigneurs, ou du moins comme de riches propriétaires.

Le maître-autel est un amoncellement de bibelots et de jouets d'enfants ; quant aux chapelles, elles sont toutes roses : saints et saintes roses, tableaux encadrés de dentelles à nœuds roses et même fenêtres à rideaux roses.

Tout devait être étrange dans cette étrange église, il n'y avait d'êtres vivants qu'un gros chat blanc endormi sur un autel et une petite vieille toute noire, trottant comme une souris et marmottant on ne sait quoi aux étrangers, avec des sourires de petite fée Carabosse.

Est-ce à Cordoue, ou bien à Tolède, que nous avons vu le mendiant municipal dûment autorisé, et porteur d'une plaque de cuivre, comme nos commissionnaires ? C'est probablement dans les deux villes et à Burgos aussi. La plaque porte ces mots : *Pobre de Cordoba*.

Il faut bien mettre un peu d'ordre dans la corporation et ne pas laisser les intrus s'y glisser ; quand on a épuisé sa provision de petits sous, on leur donne des cigarettes, comme nous l'avons vu faire aux gens du pays : le pobre alors rejette avec dignité son manteau sur l'épaule, salue et allume sa cigarette

à celle du bourgeois son bienfaiteur, après un : Accordez-moi la faveur...

Les amis de nos amis sont nos amis, et les amis de ceux-ci sont encore les nôtres. Un de nos amis de Paris nous avait adressés à un sien ami de Madrid, lequel avait un secrétaire, qui avait un ami à Cordoue ; nous allâmes donc chez l'ami du secrétaire de l'ami de notre ami, pour lui demander si, outre les monuments que tout le monde connaît, il ne resterait pas encore, dans quelques habitations privées, quelques fragments de maisons ou de palais du temps des Arabes, ou d'époque plus récente, comme nous en avons déjà vu à Vittoria, à Tolède et ailleurs.

Notre ami (il l'était au cinquième degré) se trouvait être un homme jeune, intelligent et fort aimable. Il nous mena d'abord chez des amis à lui (il est inutile de prolonger cette cascade d'amitié par procuration) lesquels, à défaut d'une véritable maison mauresque, s'étaient donné le plaisir de s'en faire construire une, en tous points copiée sur les anciens modèles.

La cour était, comme toutes les autres cours de Cordoue, couverte de larges dalles de marbre blanc, ornée d'une vasque et d'un jet d'eau, environnée de plantes à larges feuilles et enguirlandée de roses grimpantes. Les fenêtres donnant sur cette cour étaient d'un aspect quasi mauresque, un peu bâ-tardées de gothique, et il y avait aux angles de la cour de petites consoles découpées à la façon des créneaux arabes. Sur la partie qui fait face à la porte d'entrée, le style arabe brodé et pailleté éclatait dans toute sa splendeur.

Ce qui était particulièrement curieux dans cette maison, c'est

que dans des chambres parfaitement modernes, aux portes et aux fenêtres découpées en fer à cheval, et flanquées de colonnettes de marbre blanc, coiffées de chapiteaux délicatement fouillés, on apercevait des serviteurs, une sorte de concierge, en un mot, des gens vêtus comme nous, vivant comme nous. Mais ce qui n'était pas moins caractéristique dans ce décor d'un autre âge, c'était de voir des personnes installées dans une pièce meublée de bureaux à caisse et à casiers, avec des cartonniers à côté d'eux, allant et venant en brodequins et en veston. Eh bien, au risque de sembler paradoxal, disons que rien n'était plus naturel, et que le va-et-vient de tout ce monde ne paraissait nullement insolite en un tel lieu. Le maître de la maison se prêta de la meilleure grâce à ce qu'on fit un croquis de son petit palais, et rien ne prouve que si, lorsqu'il dit la phrase traditionnelle : Souvenez-vous que cette maison est la vôtre, « *à la disposicion de Usted* », nous n'eûmes pas envie de manquer à la politesse, traditionnelle aussi, qui est de remercier et de ne pas accepter.

Parmi les maisons particulières qu'il nous fut permis de voir, il en est une dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous nous arrêtons devant une grille de fer forgé d'un dessin merveilleux. Derrière cette grille on aperçoit, au lieu du patio, un large escalier de marbre blanc avec des plinthes du même marbre ; le patio est à gauche du vestibule. Nous sonnons et l'on nous introduit, par un corridor, dans une sorte de seconde cour qui n'est rien autre chose que l'un des bains publics qui avoisinaient la Mosquée. Les auges, les lits de massage, les dalles, les étuves, tout est intact ; ce qui